

sentir des désirs plus élevés, la faim et la soif des intelligences. Il est, sans doute, réservé à ce noble pays, si soucieux de la liberté et de la dignité humaines, de montrer au monde que ces grands mobiles sociaux peuvent engendrer, dans la sphère des arts, des merveilles comparables à celles qu'on admire dans les siècles où la volonté d'un seul a régné avec le plus de splendeur.

Toutefois, les nations sont lentes à se révéler à elles-mêmes leur génie, à trouver le filon précieux où abonde l'or de la pensée originale et vivante. Trop de liens attachent les États-Unis à l'ancien continent, trop d'éléments divers constituent leur organisme intérieur pour que la littérature américaine aie, de quelque temps encore, un caractère bien distinct des littératures de l'Europe moderne. Mais la vie des nationalités, comme celle des hommes, a ses années et ses jours qu'il faut savoir attendre. L'heure sonne déjà pour l'Amérique où s'éveillent les jeunes sentiments, où l'imagination inquiète pose timidement le pied dans des voies inconnues. Cette génération, peut-être, verra naître l'homme qui saura fixer des aspirations jusque-là mobiles et incertaines. Il sera le Dante ou le Shakspeare de l'Amérique, comme il peut n'en être que le Malherbe.

Longfellow appartient à cette pléiade d'individualités brillantes qui, dans des directions bien diverses et sans constituer d'école, ont déjà porté au loin l'éclat du nom américain. Les Fenimore Cooper, les Washington Irving, Les Ralph Waldow Emerson, les Edgard Poe sont aujourd'hui traduits dans plusieurs langues, et occupent, dans l'esprit des classes lettrées, le juste rang où les doivent placer leur imagination riche de fantaisie et leur langue nerveuse et facile. Longfellow seul a été oublié dans cette liste des nobles hôtes étrangers accueillis avec une hospitalité fraternelle par les écrivains de notre pays. C'est une injustice que nous voudrions pouvoir réparer.

Notre auteur est né à Portland, en 1807. Entré au collège de Bowdoin, à l'âge de quatorze ans, il y fut reçu bachelier en 1825. Le printemps suivant, il partit pour l'Europe où il parcourut successivement la France, l'Espagne, l'Italie et l'Allemagne, et, traversant l'Angleterre à son retour, il revint dans sa patrie